

Catherine Diran

J'AIME PAS  
LES ACTRICES

Les aventures parisiennes de Victoria Reyne  
6<sup>e</sup> arrondissement



ÉDITIONS DU MASQUE  
17, rue Jacob 75006 Paris

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DU MASQUE

*Kill parade*

[www.myspace.com/teresaparis](http://www.myspace.com/teresaparis)

ISBN 978-2-7024-3390-4

© Éditions du Masque,  
département des éditions Jean-Claude Lattès, 2008.

*Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation,  
de représentation réservés pour tous pays.*

*À Alain Delon, of course.*



- *Tu penses à quoi quand tu joues ?*
- *Je pense à Dieu... Et à l'humanité.*

S.F., actrice, 21 ans.  
*Paris-Match.*



J'ai toujours pensé que j'étais supérieure aux autres.

Dans les minables petits spectacles que j'inventais, enfant, devant l'ennui poli de ma mère, le bâillement de mon père, les autres m'ont toujours semblé ternes et voués à l'oubli.

Je suis désirable.

On a dit de moi que j'étais alcoolique, cocaïnomane. On a dit également que j'étais la plus belle femme du monde. Du soir au matin, on m'a souri, caressé, admiré.

J'ai eu toutes les récompenses inventées pour flatter l'ego. J'ai monté des marches, éclaté de rire sous les flashes. Je me suis baignée nue dans le Grand Canal. Mes jambes gainées de soie se sont balancées au cou d'hommes d'affaires qui payaient pour une nuit avec moi le budget d'un long métrage. Les visages qui vous font rêver, je les ai allongés contre mon corps et j'ai étanché au matin leur mauvaise haleine et leurs yeux cernés.

Mon simple reflet dans une glace suffit à me faire passer une journée.

Je suis blonde, brune, rousse.

Je suis charnelle et infantine.

Sur mon seul visage des types que vous n'avez aucune chance de croiser investissent les millions que vous ne gagnerez jamais.

Je vaux trois entrées à la piscine, six briques de lait, une soirée d'idolâtrie.

Vous donneriez tout pour être à ma place.

Le vingtième siècle m'a inventée, et je règne en despote absolu.

Je suis ce que vous voulez. Je suis à vous. Je suis vous.

Je suis une actrice.

Alors s'il vous plaît, ne venez pas me parler de cinéma.

# 1

Elle était ce que l'on appelle une légende du septième art : décatie, alcoolique, approchant le siècle avec superbe et un brin de dégoût. Je me rappelais les refrains qu'elle laissait choir de ses lèvres pulpeuses, accrochant et décrochant les hommes au gré de ses caprices.

La tête penchée, elle dormait, là, dans un coin, un peu de bave coulant sur le collier sauvant les meubles d'un décolleté défraîchi. Je ne pouvais m'empêcher de regarder la naissance de ses seins, elle qui avait tant parlé de liberté aux femmes corsetées dans leur vie de famille.

Sa peau ressemblait maintenant à la peau d'un flan, légèrement brûlée au centre par les innombrables taches de l'âge.

Devant elle les petits pots du lunch s'alignaient, intacts, comme des communiants. On en était à une sorte de fromage frais recouvert avec du chocolat blanc. La légende du cinéma flottait, les yeux clos sur la mort de l'été parisien. Nous étions à quai. La fête, poussive, acheminait les participants

vers la sortie, mais personne ne parvenait vraiment à partir, cloué à l'ambiance morne. Par les hublots, la Seine, grise, étalait des reflets uniformes sous la lueur de la pleine lune, bravant le noir pour se dédier entièrement à l'anthracite, coques croisées ou eaux profondes.

On m'avait mise à la table des musiciens. Mû par une poussée structuraliste, le cinéma français dansait avec bonne conscience au gré du balafon. La reine de la soirée trémoussait son derrière *bankable*, alliant connivence politique et amour du rythme. Charmant.

Face à la placidité du continent africain, je comptais les ponts ou bien je regardais les acteurs en roue libre ce soir-là.

Le prix Romy Schneider avait été décerné à Valentine Borel au Fouquet's une semaine auparavant. La fête en l'honneur de la jeune actrice, fleuron du cinéma d'auteur, avait lieu ce soir. Elle y annonçait également ses fiançailles avec le producteur de son dernier film, en sélection à Cannes le mois suivant. Les « yachts de Paris » servaient de cadre à la sauterie.

La fille était jolie, jeune de façon raisonnable pour ne pas intéresser la presse à scandale, idéale Ophélie rompue aux jeux de la bienséance. Triés sur le volet, les invités habitaient tous rive gauche.

Le bateau dédié à la fête avait fait ce que font d'habitude les bateaux-mouches, petit plaisir du Parisien pourvu qu'il sache le saisir, là-bas, près du pont de l'Alma. Le tour des deux îles, la petite et la grande, l'ombre des ponts, le balai des quais. La

jeune chef saluait, mignardises, truffes, écrevisses, tandis que le Grand Palais profilait sa silhouette d'huître grasse devant les invités. Une fête cossue. Je m'ennuyais un peu.

Près d'un hublot, la légende du septième art dormait dans son assiette. Son teint avait pris la couleur vanille des glaces enfantines. Je m'approchai. Elle ne respirait plus. Elle reposait, sereine, dans le glacis de sa bave. La solennité de l'instant lui rendait une seconde jeunesse, lissant son visage, lui donnant un aspect sucré. Elle était morte ; personne ne s'en rendait compte.

Peut-être les acteurs étaient-ils tellement figés dans leur propre contemplation qu'ils ne voyaient pas arriver la mort, pensais-je.

En tout état de cause, elle était morte tandis que la chenille, conduite par la jeune actrice en Chanel, filait sa vilaine certitude, entre les chaises de location.

Je marchai vers celui qui me semblait le plus concret dans l'assemblée, le producteur, et lui débballai l'état des courses ; un macchabée à évacuer et la fin concomitante des hostilités. J'imaginai la tête de Landerneau, trop content d'asseoir dans sa mansarde du quai des Orfèvres les protagonistes des films dont il lorgnait l'affiche, en voiture balisée.

Il fallut donc attendre sagement l'arrivée de la police.

Nous débarquâmes en file indienne entre quelques flics intéressés par la situation, mes comparses

offrant pour l'occasion des mines compassionnelles. J'admirais leur savoir-faire, emprunt d'exagération et cherchant constamment la caméra. Pour l'heure, la caméra, c'était cette vieille carne de Landerneau. Je saisisais la limite de la fiction à son œil froid.

On était tous dans son bureau, et ça sentait la sardine. Comme quoi les people transpiraient sans raccord.

Landerneau arpentait l'alcôve de ses pas de Breton convulsif, jetant un œil froid sur le cinéma venu là prendre des notes. La jeune actrice chouinait, humidifiant sa robe empruntée pour l'occasion rue Cambon, poussant parfois une mèche derrière son oreille, ce qui accentuait l'aspect juvénile de son visage. Je matais les autres. L'équipe film d'auteur avait l'air de pique-niquer après ravi-taillement à la Grande Épicerie.

L'ambiance était à la rigolade.

On avait transporté la morte à l'institut médico-légal, où hiératique, elle jouerait son dernier rôle pour le Numismate. Mon vieil ami l'aimait à la scène, il l'aimerait à la ville, les lèvres figées et la peau jaunie ; il en prendrait soin, caresserait ses cheveux gris, effleurerait ses lèvres en murmurant des dialogues oubliés. Qui l'avait dézinguée, ce n'était pas son problème, il aimait les mortes, les impavides.

Le producteur agita sa couenne pour dire qu'il était producteur. Landerneau, gentiment, lui montra son siège. Les budgets n'étaient pas les mêmes. Dehors, l'eau de la Seine coulait au générique.

Je pensais à Rocco qu'il me fallait emmener chez le vétérinaire, avec cette patte arrière qu'il trimbalait comme une jambe de bois et l'empêchait de pisser dignement. Rocco, vieux toutou que je ne me résolvais pas à faire piquer, museau humide et cœur sentimental. Rocco qui m'attendait à La Souillarde.

J'avais baptisé mon chien par amour pour Visconti. J'adorais Visconti. J'adorais les gens tordus en général. Cela dit, j'aurais pu l'appeler Ludwig. Mais non, je l'avais appelé Rocco.

Le flic qui prenait les dépositions avait quelque chose de mon chien, sa mâchoire lourde, son haleine fétide.

Ok, j'aimais Visconti et Alain Delon.

L'inspecteur à l'ouvrage me donnait envie de rentrer chez moi, moi qui dormais à l'hôtel et ne montais les escaliers de La Souillarde qu'à la lumière rasante du jour. Quand vint mon tour, je n'eus rien à lui expliquer, Landerneau prit sa place.

– Victoria, fit-il goguenard, alors la musique ?

Derrière nous les premiers rôles du cinéma français jouaient les figurants.

– Vous voilà presque la Reyne de Paris, fit Landerneau, votre père serait fier de vous.

– J'en suis sûre, commissaire.

Victoria Reyne, née dans le onzième arrondissement de Paris, trente années et huit autres auparavant, déclarée place Léon Blum, comparse de Voltaire, détective privé de père en fille. Née de Simon Reynberg, Juif russe éternellement échappé

d'un bar de nuit, ayant croisé le fer cartésien d'Abel Landerneau, et d'une mère inconnue.

– Joli, Victoria, vraiment. Vous faites dans le cinéma, maintenant ?

– Je fais dans ce que je peux, commissaire. On fait tous ce qu'on peut, non ? dis-je en souriant à mon vieil adversaire.

– Invitée ?

– Voilà.

– Vous connaissiez Michèle Mulet ?

Les yeux de granit d'Abel Landerneau se liquéfièrent un instant, donnant au quai des Orfèvres une atmosphère de marée montante. Tous les hommes avaient plus ou moins été amoureux de la légende du septième art, tout Landerneau qu'il était, il avait dû y passer.

– Comme tout le monde, répondis-je. Je peux partir maintenant ?

Ils nous relâchèrent les uns après les autres, parsemant le quai de silhouettes disparates. Les façades closes, côté Saint-Séverin, me dirent qu'il n'était pas encore le jour mais plus tout à fait la nuit. Je marchai jusqu'au marché aux fleurs, où bientôt Paris serait plein de cris d'oiseaux et de corolles étincelantes. Je m'assis sur un muret, devant les baraques éteintes, regardant la Seine imperturbable couler à mes pieds, songeant à qui j'étais ce matin-là, Victoria Reyne ou bien Teresa Paris, détective privé traînant dans le show-biz, une fille qu'attendait son chien.